

## Avant-propos de « La vie selon la chair »

*« Si vous vivez selon la chair vous mourrez. »*  
Saint Paul

Il y a un peu plus d'une moitié de siècle, en 1929, je publiais un roman à composante homosexuelle. C'était à l'époque plutôt rare et scabreux. Son titre, s'il était tiré de saint Paul, l'était dans un sens moins draconien puisque, à l'opposé de l'apôtre, ce triste refoulé, il n'était pas question que l'on en meure.

Le sujet était traité en demi-teintes, par petites touches, sans appuyer, démarche dictée par la prudence, mais plus encore parce que je me complaisais dans un genre de roman dit psychologique, excluant les péripéties externes jugées superflues, et aussi que je regardais mon penchant, de pratique récente, comme chose trop sérieuse pour être abordée de façon crue, grivoise ou scandaleuse.

Le livre n'en suscita pas moins un tollé parmi mes proches. Mon père qui, pourtant, pratiquait les mêmes manières d'aimer, n'admit pas qu'on les criât sur les toits.

En fait, un seul de mes personnages avait pris conscience qu'il était attiré par les garçons, mais tous, à des degrés divers, reflétaient mes fantasmes masculins.

« La vie selon la chair » était divisée en deux parties complémentaires, mais séparées par un long laps de temps. Elle s'ouvrait, au lendemain de l'Armistice de 1918 et de l'appétit déchaîné de jouissances qui s'ensuivit, sur la difficile puberté, la laborieuse éducation sentimentale de deux collégiens, inséparables, mais pas encore différenciés. Leurs parents n'avaient pas à leur égard le laxisme devenu assez courant aujourd'hui. Pierre, charmeur né, ravissant et élégant, était un futur homme à femmes. Hubert avait eu très tôt le sentiment de sa singularité. Elle le rendait dissemblable de son cher Pierre comme de tous ses autres camarades.

J'avais pris pour modèle de Pierre un adorable chérubin que j'avais affectionné en silence. Et c'était moi-même que je faisais revivre dans les étranges blocages qui détournaient Hubert des jeunes filles et, à l'inverse, le rendaient sensible aux troublants appas de ses copains.

Hélène, jeune veuve de guerre et mère, éprouvait pour Pierre, son cousin, une affection pas tout à fait désincarnée et où sourdait la soif de la chair fraîche, en même temps que la jalousie qu'insufflaient en elle les amourettes de l'adolescent.

Dans la seconde partie du roman entrait en scène un gars sorti du peuple, ayant débuté comme manœuvre, devenu un vigoureux sportif, tout en muscles, cultivant en narcissisme sa belle carapace, mais, dans le fond, faible et en mal d'appuis, en quête d'hommages aussi bien féminins que masculins. Hélène, devenue, comme on disait alors, une « garçonne », journaliste affranchie et quelque peu virile, capta dans ses filets le jeune mâle, à ses yeux en perdition, ce qui attisait en elle une compassion teintée de sensualité. Elle brûla pour lui d'une passion gloutonne, à prédominance charnelle. C'est ainsi que d'aucuns, en 1929, voulurent bien me savoir gré d'avoir décrit, disaient-ils, avec exactitude, ce qu'ils appelaient la « flexibilité féminine ». Mais pouvaient-ils deviner que m'avait renseigné ma propre part de féminité ?

Parallèlement, Georges, de tempérament bisexuel, poursuivait sans gêne aucune une liaison uranienne avec le pitoyable Hubert, qui l'aidait matériellement et, de plus, lui tenait lieu de tuteur : car son origine bourgeoise lui conférait (ailleurs qu'au lit), un ascendant sur le plébéien qu'était Georges. Quand Hubert découvrit qu'il lui fallait partager Georges avec Hélène, il en souffrit cruellement, mais fut incapable de rompre avec son ami. (Privé de l'athlète, il chavirait dans la chasse la plus dégradante.)

Ici encore j'accumulais les facettes de mon homosexualité, car j'étais à la fois Hélène et Hubert, dans le viscéral attachement au sportif musclé, dans le besoin irréprensible d'être broyé et vaincu par un mâle. A vrai dire, afin de ne pas heurter de front les préjugés de ce temps, les traits d'érotisme féminin n'étaient qu'implicites dans le personnage d'Hubert, n'étaient explicites que dans celui d'Hélène.

La jalousie qui déchira Hubert était ma propre jalousie d'homosexuel à qui une femme confisque le meilleur, n'abandonnant à l'autre que les miettes du festin et ne lui laissant, du moins je le supposais, qu'un plaisir artificiel et incomplet.

J'ajoute que Georges était la réplique, presque trait pour trait, d'un garçon qui avait été l'aventure la plus fulgurante, et aussi la plus meurtrière, de ma jeunesse. Ce joueur de water-polo, dont j'avais fait, pour estomper son identité, un coureur à pied, ne m'accorda lui, à la différence de Georges, aucune gratification charnelle, bien qu'il fût bisexuel autant que le portrait que j'avais tracé de lui. Cette folle et malheureuse histoire, je l'ai relatée, en restituant au partenaire son véritable prénom, dans un autre de mes livres, l'Autobiographie de jeunesse.

Et par delà les personnages et la fiction ambiante, ce que j'exaltais dans le roman, c'était le culte de la jeunesse et du muscle, la prédominance et l'omniprésence de la chair. Pour Hélène, tout comme moi à l'époque, il n'existait qu'une seule réalité, le corps, les bras, les jambes, les lèvres. Ils remplissaient tous les coins de l'horizon. Ils empêchaient de voir la laideur du monde et la mort. Une « réalité » masculine, s'entend.

A la fin du livre, Hélène en indigestion de sa frénésie amoureuse, cherchait une valeur capable de remplacer la chair. Cette valeur, dont je ferai, pour mon usage, un contrepoids davantage qu'un substitut, j'allais la trouver dans l'engagement révolutionnaire – mais sans renoncer tout à fait à la fréquentation intime des jeunes travailleurs.

Daniel Guérin, 1982  
in ***Homosexualité et Révolution***  
Les Cahiers du Vent du Ch'min, novembre 1983, pp. 29/32